Cahiers Africains de Rhétorique

ISSN 2790-6108 | E-ISSN 2790-6116

AVIS DE LICENCE / LICENCE NOTICE

Version accompagnée de cet avis : 3 octobre 2026

CC BY-NC-ND 4.0

Attribution - Pas d'utilisation commerciale - Pas de modification

Avec l'autorisation déclarée par la revue au nom des titulaires des droits, cette version est proposée sous la licence Creative Commons Attribution-NonCommercial-NoDerivatives 4.0 International.

Vous pouvez partager le document, sans usage commercial, en citant les auteurs et la revue, en indiquant la source et en fournissant un lien vers la licence. Cette licence ne permet pas de diffuser une version modifiée du document.

Les autorisations valablement accordées lors des diffusions antérieures, notamment sous CC BY-NC 4.0, restent applicables et ne sont pas retirées par cet avis. Les mentions antérieures figurant dans les pages originales ci-après sont conservées à titre historique.

Les auteurs conservent leurs droits. Le contenu scientifique et la pagination des pages originales sont intégralement préservés.

ENGLISH

With the journal's stated authorization from the rights holders, this version is offered under CC BY-NC-ND 4.0. You may share it for noncommercial purposes, crediting the authors and journal and linking to the licence. Distribution of modified versions is not permitted under this licence.

Permissions already validly granted for earlier distributions, including under CC BY-NC 4.0, remain in force. This notice does not revoke them. Earlier licence statements in the following original pages are retained as historical information. The original scientific content and printed pagination are preserved.

Texte de la licence / Licence terms

https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/

Cahiers Africains de Rhétorique | Vol: 01.… - N°:..01.. / (30 juillet 2022) | pp: 70-81

Métaphores d'orientation identitaires dans le roman concentrationnaire français
Metaphors of identity orientation in the french concentration camp novel

Sévérin Ngakosso
[1]Université Marien N'Gouabi, (Congo),
Email : severingakosso@gmail.com
https://doi.org/10.55595/SNGA

Date de réception : 3/3/2022 **Date d'acceptation :** 20/06/2022 **Date de publication :** 30/07/2022

Résumé : Le présent article aborde les métaphores d'orientation identitaires dans le roman des camps. Il vise à mettre en relief la caractérisation métaphorique de l'outrecuidance exacerbée de certains personnages nazis pendant la Shoah envers les Juifs entre 1939 et 1945. Il va essentiellement se fonder sur deux critères de l'esthétique de la réception, celui du sens symbolique et celui de la connotation. Sur ce, les résultats de notre étude portent sur les métaphores inventoriées par les protagonistes antisémites durant la période précitée, notamment qu'ils sont Dieu, des anges, des surhommes ou des blockowa. Somme toute, notre conclusion est que les métaphores d'orientation ont des impacts négatifs sur ceux qui les prônent.

Mots-clés : Métaphores **;** orientation **;** Shoah **;** Nazis**;** Juifs.

Abstract: This article deals with identity-oriented metaphors in the camp novel. It aims to highlight the metaphorical characterisation of the exaggerated ostentation of certain Nazi characters during the Shoah towards the Jews between 1939 and 1945. It will essentially be based on two criteria of reception aesthetics, that of symbolic meaning and that of connotation. On this basis, the results of our study focus on the metaphors inventoried by the antisemitic protagonists during the aforementioned period, namely that they are God, angels, supermen or blockowa. In sum, our conclusion is that orientation metaphors have negative impacts on those who advocate them.

Keywords: Metaphors; orientation; Shoah; Nazis; Jews.

Auteur correspondant : Séverin Ngakosso, **E-mail**: severingakosso@gmail.com

Introduction

Notre étude trouve utile d'analyser les métaphores d'orientation identitaires dans le roman concentrationnaire français. Un tel thème est choisi en raison de plusieurs contextes : celui des études sur la représentation de la Shoah, de la métaphore, celui de la représentation idéologique puis du contenu formel et thématique de quelques romans des camps publiés entre 1983 et 2011. Premièrement, les romans des auteurs français comme Elie Wiesel, Patrick Meney, etc. montrent que les hitlériens utilisent les métaphores fortes et idéologiques pour tyranniser les Juifs. Ainsi, cet article va mettre en évidence des métaphores qui y sont extraites comme " Dieu ", "Anges ", "surhommes " ou "blockowa ». Deuxièmement, un facteur majeur qui nous a motivé à choisir ce thème est que, pour un Africain, la Shoah semble avoir d'innombrables similitudes avec la traite négrière et la colonisation subies par le peuple noir. Troisièmement, les études sur les métaphores antijuives pendant la Shoah. En effet, bien que des études littéraires aient analysé des images et des représentations sur les relations conflictuelles entre nazis et Juifs, il est intéressant d'analyser de nouveau la représentation métaphorique d'une telle relation sous un regard objectif. D'où notre problématique veut mettre en évidence les impacts des métaphores identitaires Nazis-juifs dans le roman des camps des auteurs français. Ainsi, la question ci-après permet de bien cerner un tel problème : Quelles représentations métaphoriques les romanciers donnent-ils des stratagèmes élaborés par les nazis pour mieux persécuter ou exterminer les Juifs ? Entre autres hypothèses principales à cette interrogation, la réponse consisterait à illustrer, en se fondant sur un certain nombre de romans, comment les hitlériens, au moyen des errements bien cernés, arrivent à ébranler la quiétude de leurs adversaires juifs. En appliquant l'approche de l'esthétique de la réception de Claude Reichler (1989), nous exploitons deux de ses critères analytiques : le sens symbolique et la connotation. Comme évoqué sommairement dans notre introduction, cette étude se fonde sur l'esthétique de la réception de Claude Reichler. Selon ce critique, le sens d'un texte romanesque, a une valeur symbolique et connotative. Cette conception est importante dans notre analyse, car « les textes qu'on appelle romanesques sont des interprétations symboliques non collectives, dont la fonction absolument spécifique consiste à permettre à un sujet d'interpréter par le langage les modélisations elles-mêmes (…) On comprend mieux le fait que le caractère littéraire d'un texte ne devient opératoire que dans la perception qu'en a le lecteur. L'interprétation est le lieu de la subjectivité (…) Un texte littéraire est le sujet d'un savoir que ses lecteurs peuvent reconnaître ou méconnaître. » (Reichler, 1989, pp. 111-113). Avec cette perception critique de Reichler, nous pouvons examiner les métaphores concentrationnaires dans une perspective symbolique et connotative en cherchant à mettre en lumière ses significations, comme le pense Thomas Pavel dans *Univers de la fiction* : « La vérité globale de l'ensemble [d'un roman] ne se déduit pas immédiatement à partir des valeurs de vérités locales des phrases présentes dans le texte. Le sens d'un texte peut se déployer à plusieurs niveaux (…) Il est donc inutile de mettre sur pied une procédure pour évaluer la vérité ou la fausseté individuelle des propositions d'un roman, car leur micro-valeur de vérité risque fort de n'avoir guère d'effet sur la vérité du texte prise en sa totalité. » (Pavel,1988, p. 27). Notre objectif est d'analyser les métaphores d'orientation identitaires comme les faits symboliques de la société européenne et contemporaine. Tout compte fait, après avoir circonscrit notre

objectif, le plan du présent article est réparti en quatre points : la première traite de la métaphore de Dieu, le deuxième aborde celle des anges ; le troisième développe celle des surhommes tandis que le quatrième et dernier met en relief le néologisme métaphorique blockowa.

1-Étude conceptuelle

Loin de mettre en exergue la métaphore dans son ensemble comme figure de trope, nous allons davantage faire état de l'expression métaphore d'orientation. Celle-ci est employée chez George Lakoff et Mark Johnson qui en mentionnent largement dans *Les Métaphores dans la vie quotidienne. Selon* ces auteurs :

> « On appelle "métaphore d'orientation" une métaphore où prédomine le "Moi d'abord" (…), qui donne une image de nous-même comme plus haut que bas, plus en avant qu'en arrière, plus actif que passif, plus bon que mauvais (…) Les termes "debout", "en avant", "actif", "bon" sont tous orientés vers la personne canonique [bonne, meilleure, vertueuse, supérieure]; les termes "bas", "en arrière", "mauvais"(…) ont l'orientation inverse [personne mauvaise, immorale, immonde, malpropre, malhonnête, inférieure]. » (Lakoff et Johnson, 2014, pp. 142, 143).

Ces métaphores d'orientation sont des images élaborées, mais souvent esthétiques que des groupes humains acceptent sans assez de vérifications au sujet d'un individu ou d'un ensemble d'individus, voire d'un fait, et qui jouent un rôle déterminant dans leurs comportements ou leurs agissements. Elles sont généralement des préjugés voilés ou non destinés à avilir autrui. Elles s'érigent souvent en demi-vérités pour annihiler la réalité elle-même. Elles maximisent généralement les travers de l'être visé et le cas échéant minimisent ses atouts. Ces métaphores ou formes d'imagerie renvoient à l'ensevelissement injuste des points forts de l'autre et dans le même temps à la résurrection de ses vices. Selon Lakoff et Johnson dans le même ouvrage, les personnes qui façonnent ces types de métaphores ont habituellement une certaine haine envers ceux envers qui ils s'estiment supérieurs. Elles se disent " l'élite" et s'approprient le cas échéant tout ce qui est " bon" et tout ce qui a trait au " bonheur", à la " pureté", à la " santé" puis à la " vertu". Pour ces dernières :

> « Le bonheur est **en haut**, la tristesse est en bas. La santé et la vie sont **en haut**, la maladie et la mort sont **en bas**. Contraindre ou dominer est **en haut**, être contraint ou dominé est **en bas** (…) L'élite est en haut, la masse est en bas. Le bon est **en haut**, le mauvais est en **bas**. (…) La vertu est en haut, le vice est en bas. » (Lakoff et Johnson, 2014, pp. 25-27).

Comme nous le soulignerons au cours de notre analyse, c'est en ayant de telles "métaphores d'orientation" présent à l'esprit que les nazis, pour mieux déconstruire l'identité juive lors de la Shoah, s'embourgeoisent et se gargarisent en s'autoproclamant "extraterrestres". Ces "métaphores d'orientation" identitaires se perçoivent comme des processus de travestissement, de falsification, de contrefaçon. Fait important, notre analyse qui se fondera dans une large mesure sur la sociocritique montrera que ces formes d'images tirent souvent leurs origines des faits sociaux réels.

Définie comme une image, la métaphore appartient aux réalités socioculturelles de son usager. Pour Ricœur en effet, « la métaphore peut être tirée de tout ce qui nous

environne, de tout le réel (…) et qu'elle peut être appliquée à tous les ensembles quelconques de la pensée. » (Ricœur, 1997, p.80). Quant à Lakoff et Johnson, « les métaphores jouent un rôle central dans la construction de la réalité politique et sociale. » (Lakoff et Johnson, p.169). Dans notre corpus, diverses métaphores se rattachent à l'homme juif, selon ce témoignage d'un personnage de Lionel Chouchon dans son roman *Tout juif or not tout juif :* « [En partant de vieilles métaphores], le juif cupide, avare, avide et mystique est toujours d'actualité. Même les plus bornés, les plus tarés ou les plus analphabètes savent tout du juif et des juifs. Sur ce chapitre-là, leur culture est immense. Et la tradition orale supplée aisément à ce qu'ils n'ont pu vérifier par eux-mêmes (...) Et qu'ils façonnent ainsi, à leur image, des milliers de gosses rosâtres qui boufferont du juif après leur bouillie quand leur tour sera venu. » (Chouchon, 1987, p. 88). Conformément aux différents romans choisis, les métaphores d'orientation identitaires que les antijuifs se forgent pour justifier la Shoah sont celles à partir desquelles ils se prennent pour " Dieu ", des " Anges ", des " surhommes", des " blockowa".

1- Quelques études sur les relations Shoah-identité juive

De manière laconique, le mot "Shoah" désigne l'extermination programmée des Juifs sous le régime nazi. Cependant, si ce phénomène couvre la période allant de 1933 à 1945, le terme "Shoah" quant à lui ne date que de 1985. Claude Lanzmann, écrivain et cinéaste français qui en est l'inventeur, explique :

> *« Quand Georges Travenne, qui avait pris sur lui l'organisation de la première du film au théâtre de l'Empire en 1985 m'a demandé quel était son titre, j'ai répondu : "Shoah". Qu'est-ce que cela veut dire ? (...) Je me suis battu pour imposer "Shoah" sans savoir que je procédais ainsi à un acte radical de nomination, puisque presque aussitôt le titre du film est devenu, en de nombreuses langues et pas seulement en hébreu le nom même de l'événement dans son absolue singularité. Le film a été d'emblée éponyme, on s'est mis partout à dire "la Shoah", ce nom a supplanté holocauste, génocide, solution finale. » (Lanzmann, 2006, p.8.)*

Après 1945, quelques auteurs utilisent le mot « shoah » pour expliquer le génocide relatif à l'identité juive. Pour ces derniers, l'identité juive est à la fois une métaphore du mal et de la souffrance puis elle reste victimaire à cause de ses liens étroits avec la Shoah. En résumé, l'association Shoah-identité juive est identifié chez Gershon Shaked, lorsqu'il écrit:

> *« Quiconque prétend que l'on peut définir l'identité juive et israélienne sans prendre en compte le facteur de la peur est une autruche, car l'on ne peut comprendre la mentalité de ce peuple si l'on fait abstraction de la Shoah (...) La peur de la mort perpétrée depuis la Shoah est devenue part de l'identité juive. » (Shaked, 1994, p.657.)*

Dans son livre *Entre Auschwitz et Jérusalem : Shoah, sionisme et identité juive*, Yosef Gorny affirme que la Shoah et l'identité juive restent deux symboles, deux concepts étroitement liés depuis la Seconde Guerre mondiale. Il analyse les rapports complexes qu'il y a entre elles et comment celles-ci se sont inscrites dans les discours littéraire, universitaire, étatique, théologique, idéologique et journalistique. Gorny montre en somme comment « aujourd'hui, l'état d'Israël est avec la Shoah et la foi l'une des trois composantes majeures de l'identité juive. » (Gorny, 2003, p.8.) Un autre auteur

qui met en relief la poétique Shoah-identité juive est Daniel Lindenberg. Dans son ouvrage *Figures d'Israël* : *l'identité juive en question*, il montre que le peuple juif a été longtemps diabolisé, l'historiographie antisémite qui le présente comme l'interminable et le véritable auteur d'un complot remontant à la nuit des temps a pour version la plus récente le "négationnisme" causé par la Shoah. » (Lindenberg, 1997, p.14.).

3. Données

Les dix-neuf romans qui ont constitué le corpus de cet article sont tous concentrationnaires. Excepté Elie Wiesel qui en a écrit deux (1983, 1989), nous nous sommes fondés sur les auteurs suivants : Joseph Joffo et Patrick Meney (1985), Michel Host (1986), Lionel Chouchon (1987), Anatoli Rybakov et Geneviève Bon (1988), Michèle Maillet (1990), Pierre Combescot (1991), Louis Begley (1992), Arlette Cousture (1994), Lorette Nobécourt (1999), Morgan Sportès (2002), Jonathan Littell et Nancy Huston (2006), Régine Deforges (2007), Laurent Binet (2009), Alexis Jenny (2011).

4- Métaphorisant « Dieu »

Dans les romans français sur lesquels nous nous fondons, les antisémites, surtout les nazis, sont des protagonistes qui, selon les cas, les endroits et les directives, donnent aux camps de concentration ou d'extermination tel ou tel aspect. Du fait qu'ils vivent au même rythme que les détenus juifs, ils ont à l'égard de ces derniers toutes les sortes de comportements négatifs : haine, fermeté, brutalité, sadisme. Ce sont des tyrans et des homicides sans vergogne. Pour davantage accentuer leur hégémonie sur leurs ennemis juifs, il y a quelques-uns qui s'approprient métaphoriquement et par vantardise le titre même de Dieu suprême. Le roman *Ces Enfants d'ailleurs* d'Arlette Cousture met en exergue l'un d'eux, nommé Pawulski, qui ne fait qu'émettre des commandements dans un camp de concentration innommé. Ses quelques ordonnances sont : « Premier commandement **de Dieu Pawulski** : sachez disparaître même quand vous êtes là ! Deuxième commandement : ne regardez jamais un soldat plus haut que le genou. Troisième commandement : répondez par oui ou par non, ne discutez jamais. Quatrième commandement … » (Cousture, 1994, p. 133). Les points des suspensions contenus dans cet extrait sont ceux que nous trouvons dans le roman. Sans doute illustrent-ils que le SS Pawulski – en s'autoproclamant métaphoriquement **"Dieu"** – a le droit d'inventer de son plein gré toute une kyrielle de commandements pour terrifier les détenus mis à sa disposition et pour faire montre de son arrogance criante.

Le recours métaphorique au titre Dieu au sens de Dieu Créateur est une pratique nazie. D'ailleurs, pour les hitlériens, Dieu est partout avec eux dans leur politique de la Shoah. C'est ce que l'on lit dans le roman *Sable lourd* : « À Maïdanek, (…) des soldats en uniforme vert, armés de mitrailleuses, portaient ces mots gravés sur leurs ceinturons : Gott mit uns, c'est-à-dire **"Dieu est avec nous"**. » (Rybakov, 1988, pp. 243, 255). Par cette dernière tournure ; il est évident que les hitlériens se voient et se croient supérieurs aux Juifs en particulier et aux autres humains en général.

À partir de cette révélation, nous comprenons pourquoi Udo Silz, personnage de *La Saison des bals* de Geneviève Bon, admet : « **S'il y a un Dieu**, l'Allemagne est son laboratoire : il y fait ses expériences, horreur et splendeur. Il y fabrique des monstres qui n'ont rien, plus rien d'humain, il y crée des vampires, des tortionnaires. » (Bon, 1988, p. 206). En effet, "laboratoire" ici peut être pris de façon imagée comme terrain de

prédilection. En d'autres termes, durant la Shoah, la cruauté la plus abjecte ne peut se pratiquer qu'en Allemagne nazie, principalement par son "Dieu Hitler".

Parmi les personnages antisémites qui se considèrent comme Dieu, Hitler occupe un rang de marque. Les romans qui font état de lui le présentent comme le chef suprême des SS (Sigle de *SchutzStaffel,* organisation paramilitaire et policière nazie, créée en 1925 pour assurer la garde personnelle de Hitler. A partir de 1939, elle s'occupe aussi du contrôle des territoires occupés par l'Allemagne, la gestion et la garde des camps nazis. En français, ce sigle métaphorique signifie " tête de mort " à cause sans aucun doute du manque de pitié de ses troupes quant à exterminer leurs opposants). Un protagoniste de Lorette Nobécourt dans *Horsita* atteste que tout SS, avant d'être accepté comme tel ou avant de prendre ses fonctions, se doit de prêter serment en son nom, en déclarant sans ambages : « Je te jure **Adolf Hitler Führer et Chancelier du Grand Reich**, fidélité et bravoure, je fais vœu d'obéir jusqu'à la mort à toi et aux chefs par toi désignés. Mon honneur s'appelle fidélité. Tel est donc mon serment de S.S." » (Nobécourt, 1999, p. 64, 164). Pourquoi les nazis vénèrent-ils leur Führer ? Cette question est répondue par un sbire hitlérien dans *L'Insensé* de Morgan Sportès :

> « **Hitler** c'est la joie d'être homme, mais avant tout la joie d'être Allemand, d'appartenir à une nation qui a été si longtemps avilie par des ennemis haineux, jaloux, nation à laquelle notre Führer a rendu sa puissance et avec sa puissance redoutable, son honneur. Nous n'avons nul besoin nous Allemands, pour suivre notre chemin glorieux, de la caution d'une misérable Société des Nations que nous avons choisi de rejeter (…) **Hitler** a mis fin au chômage, **Hitler** a reconstruit l'armée, Hitler a reconstruit l'industrie. » (Sportès, 2002, p. 107, 108, 170).

Vu son grand pouvoir, Hitler devient une divinité salvatrice et usurpe de surcroît la place du Dieu Créateur de l'univers. Comme les nazis prônent et prêchent la sécularisation en élevant leur Führer au statut d'être divin, le SS Horcher se vante ainsi dans *Les Bienveillantes* de Jonathan Littell : « **Il n'y pas de Dieu. Il n'y a qu'Adolf Hitler, notre Führer**, et la puissance invincible du Reich allemand. Nous sommes en train d'amasser la plus vaste armée de l'histoire de l'humanité. Nous écraserons tout le monde. » (Littell, 2006, p. 62). Etant donné que « toute [métaphore] ressemble à un grondement qui cache un message codé où le bruit interfère et que le croyant même le plus naïf peut éprouver une certaine incertitude quant à ce qui lui est précisément dit ; mais la redondance fait que le croyant sent que chaque version de la [métaphore] — même si les détails varient — confirme la compréhension qu'il en a et renforce la signification essentielle de toutes les autres versions entendues » (Leach, 1971, p. 19), quiconque ne prie pas le Führer Hitler est passible d'emprisonnement ou de mort, comme cela ressort du témoignage suivant du héros de *Lignes de faille* de Nancy Huston :

> *« **À l'église le prêtre dit qu'il faut prier Hitler (…) en disant "Heil Hitler".** On sait que ce n'est pas vraiment de la blague, parce que l'an dernier Lothar a rencontré notre voisine Mme Webern dans le couloir et quand il a levé le bras en disant "Heil Hitler", elle n'a pas répondu ; alors il l'a dénoncée à la police et ils sont venus l'arrêter. » (Huston, 2006, p. 385, 386).*

Le ban "Heil Hitler", en d'autres termes "le salut appartient à Hitler", prouve que pendant la Shoah, le guide nazi et certains de ses "caciques" s'érigent en Dieu.

Outre cela, il est des romans qui attestent que certains hitlériens jugent judicieux de s'appeler métaphoriquement "Anges".

4-Métaphorisant « Anges »

Dans quelques romans, les *SchutzStaffel* ou SS s'autoproclament Anges, avec "A" majuscule. Le personnage principal des *Filles du calvaire* atteste que ces suppôts hitlériens sont tristement célèbres par leurs trois surnoms métaphoriques ci-après : "Ange de la Mort", "Ange de l'Horreur" et "Ange de l'Extermination". À propos de la première dénomination, l'héroïne de Pierre Combescot dit que devant chaque détenu, un de ces SS prend ordinairement le malin plaisir d'affirmer : « L'**Ange** de la mort, c'est moi ! Comme si tu ne le savais pas ! Comme si tu ne l'avais pas toujours su ! Maintenant, c'est fini ! Plus un mot. » (Combescot, 1991, p. 290). Quant aux deux autres surnoms, le même personnage précise :

> *« Pour son manque de commisération pour les prisonniers du camp de Dachau, dans la banlieue de Munich et après **son sobriquet de l'Ange** de l'Horreur (...) déjà, dans le camp se mettait en place l'horreur (...) et ce S.S., Bolko Von Salza peu à peu se transformait en **Ange** d'Extermination, en grand fossoyeur (...) et pour les juifs dans les baraquements, il leur fallut bien se rendre compte que même les **anges** apprennent la cruauté (...) et contribuent à la solution finale. » (Combescot, 1991, pp. 310, 311).*

Le Cinquième fils d'Elie Wiesel fait également état d'une communauté juive suppliciée par un SS qui a pour surnom "l'Ange" vu sa grande cruauté : « **L'Ange**, à lui seul, avait assassiné des milliers et des milliers de Juifs, (…) **L'Ange** les utilisait aussi pour la déportation : s'il leur souhaitait un voyage fructueux, c'est qu'il les destinait à l'anéantissement ; s'il leur prédisait un voyage agréable, c'est qu'il les envoyait aux travaux forcés dans un camp. » (Wiesel, 1983, pp. 202, 204). Selon certains romanciers, la métaphore identitaire nazie "Ange" a également comme acceptions "Seigneur", "Maître" ou "Donateur de la mort". C'est ce qu'atteste *HHhH* de Laurent Binet, qui fait état des crimes nazis perpétrés contre les Juifs tchécoslovaques entre 1942 et 1945. Comme l'explique son narrateur, le titre de ce roman est une métaphorique hitlérienne qui signifie : « Himmlers Hirn heibt Heydrich (HHhH), c'est-à-dire le cerveau d'Himmler s'appelle Heydrich. » (Binet, 2009, p. 180). Dans cette fiction, Heydrich n'a de cesse de rappeler cette injonction pangermaniste et antisémite aux Juifs : « Le [Juif] doit savoir que l'Allemand, en service comme dans le civil, est **un Seigneur, et un Maître**, de la tête aux pieds. » (Binet, 2009, p. 198). Heydrich précise qu'étant "Seigneur et Maître de la tête aux pieds", l'Allemand, principalement « le nazi doit être cruel envers les Juifs. » (Binet, 2009, p. 46). D'après le héros de *L'Art français de la guerre* d'Alexis Jenni, la supériorité d'un SS envers un Juif est perceptible par son uniforme et « sa casquette ornée par une " **tête de mort brodée**" : ce qui montre que dans toute l'Europe lui, comme SS, a le droit et le plein pouvoir de décider avec indifférence de la mort [de qui que ce soit]. » (Jenni, 2011, pp. 86, 87). En guise de précision et de rappel, " **tête de mort…**" est la traduction imagée de SS en français. De ce pas, cette citation s'harmonise avec la conception de Claude Reichler dans son ouvrage précité (cf. introduction) selon laquelle pour mieux saisir la portée ou le sens d'un texte romanesque, il faut au préalable comprendre que ce dernier a souvent un sens symbolique, une connotation.

C'est ainsi que dans le roman de Louis Begley *Une Education polonaise,* en Pologne entre 1939 et 1945, vu que les nazis en particulier et les Allemands en général sont des "Anges", des supérieurs des Juifs, « un règlement nouveau enjoignait aux juifs de descendre du trottoir si un Allemand approchait. Quiconque ne le faisait pas assez vite était battu ; quelquefois exécuté sur place. » (Begley, 1992, pp.70, 71). Effectivement, tous les Juifs qui n'ont pas l'échine souple devant de telles lois sont battus sans pitié et en certaines occasions abattus. Dans l'extrait ci-après, une Juive obstinée assiste dégoûtamment et pitoyablement à la mort de son bébé pour avoir enfreint avec audace le règlement fait état dans la citation qui précède. Maciek, héros de ce même roman, rapporte :

> *« L'officier Allemand saisit l'enfant, dégagea ses bottes de l'étreinte de la femme et décocha à celle-ci un violent coup de pied dans la poitrine. Il fit les deux pas qui le séparaient d'une bouche d'égout découverte (…) L'officier tint l'enfant en l'air, le regarda avec beaucoup de gravité, puis le laissa tomber dans l'égout. » (Begley, 1992, p.191).*

Au sein du roman concentrationnaire français, si quelques antisémites hitlériens s'autoproclament "Dieu ou Anges " ; il y a bien d'autres qui se prennent pour des surhommes ou des individus hors du commun.

5- Métaphorisant « surhommes »

Dans le corpus, nombreux sont les antijuifs qui se perçoivent comme des hommes exceptionnels ou surhommes. Pour reprendre un personnage de *Valet de nuit* de Michel Host, ils se prennent pour « **des hommes très grands, incroyablement grands** avec des automitrailleuses à croix gammée. S'ils prennent un juif, ils le torturent et il va mourir sous les couteaux, sous les barres de fer. Il ne parlerait pas. Ils lui briseraient les dents pour qu'il soit dissolu dans la nuit. » (Host, 1986, p. 157). Ces hitlériens ne se lassent jamais de vanter leur cruauté comme ce SS de *Et Quand viendra la fin du voyage…*de Régine Deforges qui, après avoir tué un Juif, « a hurlé "Heil Hitler" et a clamé à qui veut l'entendre : "Oui, je suis un nazi convaincu et mille fois je referais ce que j'ai fait ! Je suis un soldat, un S.S. Et un S.S. est une sorte de **surhomme** !" » (Deforges, 2007, p. 37). La particularité ici, comme d'ailleurs avec l'ensemble des personnages nazis évoqués dans cette analyse, c'est le SS lui-même qui s'attribue métaphoriquement le titre pompeux de "surhomme" et il y trouve beaucoup de joie de se percevoir comme tel.

L'Oublié, autre roman d'Élie Wiesel, aborde également la métaphore de l'antisémite-surhomme. Il met en relief un SS responsable d'un camp de mort polonais. En d'autres termes, « un jeune officier hitlérien, insolent et haineux qui ne faisait qu'annoncer aux prisonniers juifs que leur "sinécure" était terminée : qu'il veillerait personnellement à ce qu'aucun d'eux ne quitte vivant ces terres enneigées (…) Il frappait ses victimes. Oui, il les haïssait, les Juifs. Oui, il se rendait au ghetto pour le "**nettoyer**" de ses Juifs. » (Wiesel, 1989, p. 162, 292). "**Nettoyer le ghetto de ses Juifs**" est une métaphore on ne peut plus claire qui traduit leur extermination ou destruction au sein de cet univers carcéral polonais par " ce jeune officier hitlérien, insolent et haineux ". En outre, à Auschwitz, selon ce que rapporte *Niet!* de Patrick Meney :

> *« Le violent accompagne les condamnés jusqu'à la chambre à gaz et les S.S. obligent les Juifs à chanter des hymnes antisémites suivants :" Nous voilà avec nos nez crochus*

> *bien affligés ! Nous avons semé la haine et la discorde, Bientôt nous allons pendre à une corde ! Pour nous les Juifs finies la fête et les orgies, Nous allons tous être jetés aux orties, Car les Aryens, **ces surhommes**, nous ont démasqués !" » (Meney, 1985, p. 90).*

Certes, il s'agit d'une de rare fois, comme cela est perceptible dans cet extrait du roman de Meney, qu'un titre fanfaron nazi soit reconnu voire proclamé publiquement par les victimes juives. Le roman *Simon et l'enfant* de Joseph Joffo met un accent particulier sur un surhomme nommé Brunner, commandant du camp de Drancy. Quand il finit de passer des heures et des heures à s'enivrer ignominieusement de drogue et de boisson, c'est uniquement aux Juifs qu'il s'attaque. Et lorsqu'il s'exprime, une certaine frayeur envahit tous les prisonniers juifs, car tous imaginent ce qu'il va prononcer. Ce SS ponctue ses déclarations des phrases du genre : « Les ordres sont les ordres et un officier les exécute : les Juifs doivent êtres exterminés. Comme **des animaux de boucherie**, on les trie avant de les envoyer à l'abattoir. C'est un travail comme un autre. Et c'est le mien. » (Joffo, 1985, p. 227). Comme pour revenir aux propos de Claude Reichler dans *Interprétation des textes*, les métaphores " **animaux de boucherie**" et "**abattoir**" traduisent sans aucun doute les Juifs destinés à l'extermination nazie.

Du reste, à cause du surhomme Brunner, les nuits des Juifs à Drancy ne sont jamais réservées au sommeil. Il prend souvent le malin plaisir de faire irruption dans leur bloc pour les terroriser et les fouetter, avant de dire aux autres détenus : « Ces Juifs sont incorrigibles, ils nient, ils mentent, (…) Moi commandant Brunner, je suis un serviteur modèle, **un surhomme** de ceux qui ont entrepris de nettoyer l'Europe de ses sous-hommes, les Juifs. » (Joffo, 1985, p.228). Le héros de Jonathan Littell dans *Les Bienveillantes* précise que se passer pour un surhomme reviendrait pour l'antijuif à persécuter les Juifs comme le ferait métaphoriquement « **un bouledogue**, un exécutant doué, sans aucune imagination (…) Son ultime et noble devoir est celui de construire sa carrière sur les Juifs, sur la destruction des Juifs et être très fort pour ça. » (Littell, 2006, p. 715). Nos romans choisis montrent par conséquent que pendant la Shoah, les Juifs restent aussi largement persécutés par des surhommes encore appelés métaphoriquement "blockowa".

6- Métaphorisant « blockowa »

La métaphore "blockowa" est un néologisme spécifiquement allemand. Elle n'apparaît que dans *L'Étoile noire* de Michèle Maillet. C'est une métaphore d'autovalorisation nazie qui désigne, par ce qu'admet Sidonie, héroïne de ce roman, « des femmes soldats, des femmes SS qui sont des responsables de certains camps de mort (…), des tortionnaires, des concubines des hitlériens qui se rangent de leur côté pour mieux maltraiter le troupeau des détenus (…), des femmes sans pitié, des harpies. » (Maillet, 1990, pp. 5, 150, 157, 187). Au sein du roman de Maillet, les "blockowa" sont outrecuidantes, impertinentes, inhumaines et privées de cœur. Elles éprouvent un rare plaisir à persécuter les Juives, à les traquer comme on le fait des gibiers. Aveuglées par la peur de déplaire aux SS et de se voir éconduire de leur poste, elles n'hésitent pas à humilier les détenues à la première occasion qui peut s'offrir à elles. Ces mijaurées et pimbêches ont également pour malsaine habitude la manipulation les parties érogènes ou intimes des déportées juives. L'une d'elles, emprisonnée au camp pour femmes de Ravensbrück, rapporte : « Nos pauvres sexes bien flétris n'attirent plus que l'attention de nos gardiennes à l'heure de la fouille : elles l'explorent d'un doigt sale. Le vagin d'abord, l'anus ensuite. Et souvent, cela fait mal, mal jusqu'à

l'âme. » (Maillet, 1990, p.177). C'est lors de telles circonstances que ces lesbiennes "blockowa" draguent les détenues. Sidonie évoque l'une d'elles travaillant au "Strafblock" ou block des détenues accusées de rébellion ou d'indiscipline :

> *« La **blockowa** du Strafblock est une Tzigane qui a trahi les siens et s'est mise au service des nazis. Pour elle, l'arrivée d'une jeune et jolie fille est une aubaine qui lui permet d'assouvir ses vices. Avoir nommé cette pervertie responsable du block des punies est odieux. Aux souffrances physiques s'ajoutent la honte et l'humiliation. » (Maillet, 1990, p. 240).*

Puisque la plupart des romans concentrationnaires mettent souvent à nu des faits couramment connus et qu'ils « ne sauraient être envisagés sans référence au cadre socio-historique dans lequel et contre lequel ils se sont développés » (Barbéris, 1978, p.18). ; au sujet des "blockowa", Rudolf Hoess in *Le Commandant d'Auschwitz parle* révèle que « semblables à des fantômes, dénuées de tout sens moral, cruelles, ces femmes contribuaient à la déchéance physique dans les camps, surpassaient de loin leurs homologues masculins en vulgarité, en bassesse et en avilissement. » (Hoess, 1981, p.7). Dans le même ordre d'idées, nous allons également recourir au témoignage de l'écrivain autrichien Simon Wiesenthal. Dans son ouvrage *Justice n'est pas vengeance*, il fait largement état des errements de ces hitlériennes-soldats vis-à-vis des prisonnières juives du camp de Maïdanek. Wiesenthal, lui-même survivant in extremis de la Shoah, insiste sur le cas de deux de ces femmes :

> *« **Hermine Braunsteiner**, c'était une Autrichienne. Les détenues l'avaient surnommée "la kobyla", en polonais "jument", parce qu'elle piétinait toutes les femmes. C'était la pire de toutes (...) C'était **Alice von Orlovsky**, une noble, une SS, blonde, belle qui l'aidait. Sa spécialité, c'était les jeunes filles : elle les frappait en plein visage avec son fouet, sur les yeux quand elle pouvait (...) Quand on l'avait vue frapper quelqu'un, on ne pouvait plus l'oublier : elle y prenait un immense plaisir. Les coups de fouet d'Alice devaient faire comprendre aux détenues qu'elles n'étaient pas là simplement pour mourir : elles devaient mourir dans l'humiliation (...) » (Wiesenthal,1989, pp.151,152).*

Tout compte fait, dans sa politique de la Shoah, le nazisme ne fait pas que former les "prisonnières-gardiennes" ou "blockowa". Ces dernières travaillent généralement de concert avec – comme nous l'avons énoncé précédemment – leurs pendant masculins SS qui s'autoproclament métaphoriquement et journellement "Dieu", "Anges", "surhommes".

Conclusion

Au sortir de cette analyse ayant trait aux "Métaphores d'orientation identitaires dans le roman des camps" ou roman concentrationnaire ou encore roman dit de la Shoah, il ressort que les métaphores d'orientation sont une sorte d'unité de mesure ou de jauge permettant de mieux cerner les mobiles, les motivations ou les rêves souvent obscurs et menaçants de celui ou de ceux qui les prônent. Et cette conception s'est avérée avec les personnages nazis ainsi que leurs sbires ou suppôts qui, se passant pour des êtres valeureux, ont pris le malin plaisir de considérer tous ceux qui ne sont pas de leur groupe, les Juifs en particulier, comme des erreurs de la création ayant pour singulière destinée la "solution finale" ou la mort. Par-dessus tout, les métaphores d'orientation identitaires ont davantage comme perspectives le fait de cerner que toute

métaphore ne renvoie pas nécessairement à des amphigouris ou images trop colorées et complexes à interprèter. Un discours ou une expression métaphorique peut simplement traduire un état d'esprit supérieur (bon, beau, haut, riche, sain et saint) comme inférieur (bas, pauvre, laid, malade…)

Références bibliographiques

1-Corpus

Begley Louis, 1992, *Une Education polonaise*, Paris, Bernard Grasset.
Binet Laurent, 2009, *HHhH*, Paris, Grasset et Fasquelle.
Bon Geneviève, 1988, *La Saison des bals*, Paris, Robert Laffont.
Chouchon Lionel, 1987, *Tout juif or not tout juif*, Paris, Albin Michel.
Combescot Pierre, 1991, *Les Filles du calvaire*, Paris, Grasset et Fasquelle.
Cousture Arlette, 1994, *Ces Enfants d'ailleurs*, Paris, Albin Michel.
Host Michel, 1986, *Valet de nuit*, Paris, Grasset et Fasquelle.
Huston Nancy, 2006, *Lignes de faille*, Paris, Actes Sud.
Jenni Alexis, 2011, *L'Art français de la guerre*, Paris, Gallimard.
Joffo Joseph, 1985, *Simon et l'enfant*, Paris, Jean-Claude Lattès.
Littell Jonathan, 2006, *Les Bienveillantes*, Paris, Gallimard.
Maillet Michèle, 1990, *L'Étoile noire*, Paris, François Bourrin.
Meney Patrick, 1985, *Niet!*, Paris, Mazarine.
Nobécourt Lorette, 1999, *Horsita*, Paris, Grasset et Fasquelle.
Régine Deforges, 2007, *Et Quand viendra la fin du voyage…*, Paris, Fayard.
Rybakov Anatoli, 1988, *Sable lourd*, Paris, Arthème Fayard.
Sportès Morgan, 2002, *L'Insensé*, Paris, Grasset et Fasquelle.
Wiesel Élie, 1983, *Le Cinquième Fils*, Paris, Grasset et Fasquelle.
Wiesel Élie, 1989, *L'Oublié*, Paris, Le Seuil.

2-Études

Barbéris Pierre, 1978, *Aux Sources du réalisme : Aristocrates et bourgeois*, Paris, U.G.F.
Gorny Yosef, 2003, *Entre Auschwitz et Jérusalem : Shoah, sionisme et identité juive*, Tel Aviv, Am Oved, p. 8.
Hoess Rudolf, 1961, *Le Commandant d'Auschwitz parle*, Paris, PUF.
Lakoff George, Johnson Mark, 2014, *Les Métaphores dans la vie quotidienne*, Paris, Minuit.
Lanzmann Claude, novembre-décembre 2005/ janvier 2006, "*Les Temps Modernes*", N°635-636, p. 8.
Leach K. H., 1971, *Langages*, Vol. 6, N° 22, p. 19.
Lindenberg Daniel, 1997, *Figures d'Israël* : *l'identité juive en question*, Hachette, Paris, p. 14.
Pavel Thomas, 1988, *Univers de la fiction*, Paris, Le Seuil.
Reichler Claude, 1989, *L'Interprétation des textes*, Paris, Minuit.

Ricœur Paul, 1997, *La Métaphore vive*, Paris, Le Seuil.
Shaked Gershon, 1994, *Réfléchissons-y*, Editions Am Oved, Tel-Aviv, p. 657.
Wiesenthal Simon, 1989, *Justice n'est pas vengeance*, Paris, Robert Laffont.